

# 1 > &NKNMMM?

; ; //? >MM>? i &NKNMMM? 7>IMRI, i MNF?L @Q? mZl r



\$ 9 + 6 4 - 6 \$ 2 2 (

## **La Saint-V (p.3)**

*Rodrigue de Wannemaeker*

## **Conseils pour une bonne St-V (p.6)**

*Alison Hocq*

## **Manger c'est tricher (p.8)**

*Matteo Pilati*

## **Les anges de Mons (p.11)**

*Brice Prince*

## **Mythes et poèmes norrois (p.14)**

*Gauvain Barbay*

## **Franz Kafka et sa légende (p.25)**

*Bruno Bernard*

## **Critique musicale (p.35)**

*Mateo Lombardero*

## **Et bien d'autres !**

## **Saint-Verhaegen**

Le réveil sonne. On regarde la date d'aujourd'hui : nous sommes le 20 novembre. Le jour tant attendu depuis le 21 novembre de l'année passée. Non seulement cela veut dire qu'un nouveau numéro de la Colonne est publié, mais ça signifie qu'aujourd'hui c'est la Saint-Verhaegen (la St-V, pour les intimes) !

Lorsque nous n'étions que de petits enfants, le 20 novembre n'était qu'un jour comme les autres dans l'année. Ah non c'est vrai, on entendait que c'était "la St-V". On voyait des étudiants, en tabliers qui semblaient avoir été blancs à une époque, rire et danser (même si "gesticuler de manière anarchique" collerait mieux) aux sorties des écoles. À certain cela pouvait faire peur, à d'autres ça pouvait égayer. On pouvait aussi entendre un brouhaha informe, nous parvenant du centre-ville, des rues, des avenues... On pouvait même apercevoir, si on passait par là, un fabuleux cortège, empli de gens chantant, criant, guindaillant...

De nombreuses années ont passé, et le jour est maintenant venu pour nous. Il est temps de continuer la tradition (cette dernière est assez bien décrite dans ce numéro), de rejoindre les anciens et de briéfer les nouveaux ! Aujourd'hui, c'est à nous

de célébrer cet événement qui nous paraissait si mystérieux ! Folklore, traditions, amitié et fraternité : quatre mots qui résument bien la journée.

À vos chopes camarades, faisons vivre cette journée ! Ensemble !

*Eric Orban et Lâl Özalp, rédacteurs en chef*



## **Au programme de la journée :**

**8h** : Café et croissants - Usquare, Rue Fritz Toussaint 8, 1050 Ixelles

**8h30** : Départ des autocars

**9h** : Dépôt de fleurs au Tir National (Poteau des fusillés), rue Colonel Bourg – 1030 Bruxelles

Dépôt de fleurs au cimetière de Bruxelles sur la tombe de Théodore Verhaegen et sur la tombe de Frans Kufferath – 1140 Bruxelles

**11h** : Dépôt de fleurs au monument Groupe G et au monument en hommage aux victimes de la barbarie, Campus Solbosch – Square Groupe G – 1050 Bxl

Dépôt de fleurs aux monuments Théodore Verhaegen et Francisco Ferrer

**11h45** : Départ des autocars vers l'Hôtel de Ville

**12h30** : Séance commune ULB - VUB dans la Salle gothique de l'Hôtel de Ville, à l'invitation de Monsieur Philippe Close, Bourgmestre de la Ville de Bruxelles

**13h30** : Verre de l'amitié dans la Salle des Milices de l'Hôtel de Ville

**Dès midi**, les étudiants de l'Association des Cercles étudiants de l'ULB et de la Brussels Studenten Genootschap de la VUB se rassembleront également sur la Place du Grand Sablon

**À 17h**, le cortège piéton parcourra la distance séparant le Sablon de la Place de la Bourse aux sons des fanfares estudiantines.

# Ce que représente la Saint-V à mes yeux



Le 20 novembre 1834, Théodore Verhaegen inaugurerait l'ouverture de l'Université Libre de Belgique, qui deviendra plus tard l'Université Libre de Bruxelles. Cela fait donc 184 ans que notre bonne Université existe et persiste. C'est pour cette raison que chaque année, à cette même date, et ce depuis 1888, de nombreux étudiants se rassemblent pour fêter la Saint-Verhaegen. C'est une journée de cérémonie où il

est bon de se remémorer pourquoi l'ULB a été fondée et c'est aussi l'occasion de redescendre en ville, lieu des origines de notre Alma Mater, histoire de rappeler à tous ces bons bourgeois que nous sommes toujours là et que nous ne sommes pas prêts de partir. À la Saint-V, on boit (beaucoup), on peut chanter l'intégralité de son répertoire folklorique et surtout faire chier Marcolini sur le Grand Sablon. Bref, qu'est-ce que l'on se marre à la Saint-V !

Lors de ma BA1, en 2015, on parlait surtout de la Saint-V comme un événement où l'on descendait en ville, en suivant les chars et surtout en buvant autant de bières que possible (voire même plus) pour 10€ seulement. Malheureusement, il n'y eut pas de Saint-V en 2015 à

cause des attentats de Paris du 13 et 14 novembre de cette même année. Officiellement, il n'y a pas eu de Saint-V, mais, officieusement, beaucoup d'étudiants investirent les bars du centre-ville et célébrèrent dignement le 20 novembre. Ce fut sans doute pour beaucoup l'une de leurs plus belles Saint-V. De mon côté, j'étais dépassé par ce qui avait été décidé et ce qui était en train de se produire. J'ai tout de même assisté aux commémorations du 20 novembre en matinée et je suis rentré chez moi, en province, juste après. Mais, même si cette première Saint-V n'était pas complète, je me faisais ma propre idée de ce que devrait être une Saint-V parfaite, avec ou sans cortège.

Une Saint-V parfaite commence toujours en douceur le 19 novembre, où il est agréable de partager un bon repas avec ses confrères, avant d'entamer les hostilités. De nombreux pré-TD sont organisés dans différents cercles et chacun peut passer sa soirée où bon lui semble, mais moi, ce que je préfère par-dessus tout, c'est de faire le tour de chacun d'entre eux et d'affronter tout bon barman qui tendra un bon jus de houblon bien frais. Notre soirée bien entamée, nous nous retrouverons tous au TD pré-Saint-V, pour continuer dignement (ou pas) les festivités. Une fois que les lumières de la Jefke se rallumeront, il sera à peu près 3h30 et là, deux solutions s'offrent à nous : on peut soit opter pour une sieste stratégique jusque 8h du matin, soit continuer les festivités à la VUB, ou dans tout autre établissement ouvrant les portes de leur temple pour tout étudiant déshydraté à cette heure-là. Il est déjà 7h30 et il est temps de regagner notre bonne ULB pour le traditionnel petit-déjeuner de la Saint-V, qui, en quelque sorte, inaugure le début des cérémonies. 8h30, départ des cars, direction le Tir national, la tombe de Théodore Verhaegen et celle de Frans Kufferath pour leur rendre un dernier hommage, avant de regagner l'ULB pour rendre hommage au Groupe G et à notre bonne Alma Mater.

Il est midi et il est temps de regagner le centre-ville, soit pour se

rendre au Grand Sablon, soit pour aller à l'Hôtel de Ville où le bourgmestre de la ville de Bruxelles, Philippe Close, nous accueillera pour un dernier discours. Une fois les dernières cérémonies achevées, nous sommes tous réunis sur le Grand Sablon pour boire un dernier verre et rejoindre le cortège de 16h, jusqu'à la Bourse pour entonner le Semeur et le Lied van Geen Taal et faire trembler toutes les rues de Bruxelles (et la papauté). À ce moment-là, un bon petit repas pour se requinquer n'est pas de refus. Chacun finira dans un bar du centre-ville, certains seront privatisés par des cercles, ou regagnera le Solbosch. Dans un élan de courage, les quelques derniers survivants de ce carnage se retrouveront en TD. Voilà comment se déroule une véritable Saint-V en bonne et due forme. Sur ces bonnes paroles, j'espère vous voir nombreux à la Saint-V pour pouvoir trinquer avec vous.

*Rodrigue De Wannemaeker, aka Couv1, aka Boule à Facettes, aka Blaireau, défenseur de l'esprit Wallon, mais aussi Président du Cercle d'Histoire et Père Gaspard du Diable-au-Corps à ses heures perdues, mais surtout étudiant de l'Université Libre de Bruxelles.*

# Petits conseils pour bien préparer sa Saint-V

## **Habilles-toi chaudement !**

Avant toute chose, il est important d'avoir une tenue chaude pour ta Saint-V, tu vas passer la journée à l'extérieur et tu risques d'avoir froid ! Oublie également la veste, il faut que tu sois à l'aise toute la journée et en plus de ça, tu risques de la salir ou de l'abîmer avec toute la bière que tu vas très probablement te prendre. Prévois donc une ou deux couches de pulls et en plus ce sera l'occasion de sortir ton magnifique gilet du cercle !

Petit conseil en cas de pluie, prévois un petit K-way que tu pourras déballer et enfiler rapidement au-dessus de ton pull (en plus il ne prend presque pas de place !). Si jamais tu es frileux n'oublie pas les gants, moufles, écharpes, ... bref tout ce que tu veux mais habille-toi chaudement ce n'est pas le moment de choper une pneumonie !

## **Prévois une bonne paire de chaussures !**

Ah bah oui, à la Saint V on marche, on danse, ... bref tu seras debout toute la journée : oublie donc tes magnifiques bottes à talons aiguilles de 15 cm que tu viens de t'offrir ! Non seulement tu risques de les salir (oui la Saint-V c'est un peu comme le TD... tu ne sais pas vraiment dans quel état tu vas retrouver tes chaussures à la fin...) mais en plus il faut qu'elles soient confortables pour que tu puisses marcher toute la journée sans avoir mal aux pieds. Et si possible imperméables, on ne sait jamais avec la météo belge !

## **MANGE !**

On ne le dira jamais assez mais avant de boire il faut manger (et non, l'alcool ce n'est pas de l'eau) ! Avant la Saint-V on te conseille très

fortement de manger. Beaucoup. Vraiment beaucoup ! Bref, remplis-toi bien l'estomac car tu vas devoir tenir toute la journée et ce serait vraiment dommage de te retrouver en PLS à vomir tes tripes après 2 krieks (et si ça arrive quand même tu ne pourras pas dire qu'on ne t'avait pas prévenu !). Aussi, pense à emporter à manger avec toi, biscuits, gaufres, sandwiches, chocolat, ... tout ce que tu veux mais crois-moi, manger te feras vraiment du bien après avoir affoné 20 fois tous tes amis, et en plus de ça tu auras de toute façon faim donc la bouffe c'est bonne ambi' !

### **Prévois ta chope et ton forfait bière !**

Si c'est ta première Saint-V et qu'on ne te l'a pas encore dit, sache qu'une fois arrivé au Sablon tu devras pour boire t'acheter une chope (tu pourras t'en procurer une au stand de l'ACE par exemple) ou prévoir la tienne ! Ensuite il ne te restera plus qu'à aller acheter ton forfait boisson pour la journée dans un des stands tenus par les cercles pour boire jusqu'à la fin de la journée !

Enfin dernier conseil et le plus important, profite de cette journée et amuse-toi ! La Saint-V ce n'est qu'une fois par an !



*Alison Hocq, Déléguée Bal*

# Manger c'est tricher

Après plusieurs années au CdH, et plusieurs colonnes lues (peut-être un peu trop tard d'ailleurs), je peux avancer le fait que dans chaque Colonne spéciale St-V se retrouvent un florilège de conseils et autres astuces pour passer un très bon moment et éviter tous les pièges qui peuvent se tendre à nous (souvent à base de bières). Mais quoi de mieux qu'un exemple original et révélateur pour illustrer ce qu'il ne faut pas faire à la place de tous ces articles rébarbatifs donnant les mêmes conseils chaque année (cœur sur vous les rédacteurs, j'vous aime).

Tout a commencé le jour où je suis né (un chocolat si tu as la référence). Bon en vrai c'était à la St-V 2016. Moi, jeune BA2 s'apprêtant à célébrer pour la première fois cet événement qui nous est si cher, je me suis rendu au départ organisé par le CdH chaque année. Mais, en retard, comme souvent, je n'ai pas eu le temps de manger. Erreur ? Oui. Arrivant sur cette magnifique place qu'est le Grand Sablon, je décide de d'abord rester avec les copains. Et donc, toujours sans rien dans le ventre, voilà donc les premières bières qui arrivent dans le coco. Deuxième erreur ? Probablement. Parce que bon les gars, entre nous, « une bière deux tartines », c'est une légende. Du coup le cortège démarre, moi aussi et dans un état d'ébriété frôlant les plus hauts sommets jamais atteints. Mais j'étais là ! Et puis j'y étais plus. Troisième erreur ? Sans aucun doute.

Et là, les abymes, le noir, le terrible black-out. J'errais, seul et au hasard dans les rues de Bruxelles. Mon souvenir suivant ? Moi, marchant posément le long des rails sur le pont entre Bruxelles-Midi et Central. Il faisait noir, j'étais totalement désorienté et j'en avais complètement marre. Du coup, éclair de génie sortant d'un type dont les neurones ne s'étaient pas touchés depuis belle lurette : bah oui, cours, t'arriveras plus vite. Seulement les gars, la gravité et l'équilibre, quand t'es saoul, ce ne sont pas tes copains, hein ! Du

coup en plein sprint j'ai lentement et tristement commencé à perdre l'équilibre vers l'avant. Pourquoi je ne me suis pas arrêté ? Quatrième erreur (et sans doute pas assez de communication entre mon cerveau éteint et mes jambes tremblotantes). Alors maintenant, imaginez moi, position pingouin, en train de glisser de plusieurs mètres sur les pavés humides et froids le long des rails. Genou gauche explosé, mains totalement arrachées et tout le reste. J'ai encore quelques belles cicatrices qui me rappelleront à vie mon beau passé étudiantin (cœur sur l'ULB <3 ).

Du coup j'arrive à la voie 22 de Bruxelles-Midi par les rails dans le plus grand des calmes. Seulement, mince alors ! C'était à Bruxelles-Central que je devais aller... J'ai au moins eu la chance de rentrer, au hasard toujours (bah oui, sinon c'est pas drôle !), dans un train qui partait dans le bon sens. Pour rentrer par après dans ma très chère campagne<sup>1</sup> et enfin prendre le repos du guerrier dont j'avais tant rêvé.

En conclusion, manger c'est peut-être tricher, mais dans ce genre de situations c'est plus que nécessaire. Prenez soin de vous, connaissez-vous, vous et vos limites. Au plaisir de se voir le 20 <3.

*Pilati<sup>2</sup>, Trésorier*

<sup>1</sup> Tiens ! J'en profite pour rendre hommage aux Sécurails qui m'ont réveillé à Charleroi et qui, vu mon état, ont gentiment porté ma valise (et un peu moi aussi, par la même occasion), jusque dans le train vers Couvin.

<sup>2</sup> T'as vu Tao ? J'ai écrit dans la Colonne.

# JEUX

## (SOLUTIONS P. 46 )

UN DES BEATLES REMETTRE À JOUR	UN DES BEATLES PAS GRAVE DU TOUT	LONGUEURS LONGUES PÂTES	PRÉNOM SLAVE FLEUVE CÔTIER	TENTÂT MILLE- PATTES	MAÎTRE- OUVRIER				
PAYS D'AMÉRIQUE CENTRALE ENRÔLE								SAGACITÉ	
PLI DU PANTALON PETITE QUANTITÉ				MONTAGNES EN SIBÉRIE VOLUME				CÉSIUM AU LABO UN DES BEATLES	
					VILLE DE BRETAGNE				
		BRAISE DIVAGUEZ					PERDIT DE L'EAU		
CROYANT	ÉCOLE DU POUVOIR UN DES BEATLES			PRODUC- TEUR DES BEATLES ARCHIVES TÉLÉ					
INDO- EUROPÉEN CLAMEUR							ASTATE AU LABO PRÉNOM FÉMININ		MANAGER DES BEATLES
		DUR TRAVAIL GRAND- PÈRE			FOLLE TUMÉFIÉE				PETIT ULCÈRE
FOOTBALL À MADRID CHAMP DE CULTURE				FUT CONSOMMÉ PAR LES BEATLES EX-RMI				CHAMPION	
						ENLÈVEMENT			
SOUHAIT	NETTOIE ROULÉ							INTER- JECTION SUR LES DIPLOMES	
			PARESSEUX				P'TITE BÊTE AU TIBET		
MINABLES				CONJON- TION				MONNAIE JAPONAISE	

## LES ANGES DE MONS : ENTRE MYTHE ET REALITE



Au moment où vous lirez ces lignes, le 11 novembre sera passé. Certes, les 100 ans de l'Armistice ont eu lieu depuis quelques jours mais je ne vais pas vous parler de ça. Il y a déjà assez de documentaires qui traitent du sujet. Cependant, je vous propose de repartir une centaine d'années en arrière dans la ville de Mons (et oui je ne sais pas faire un article sans parler de ma belle cité hennuyère). Elle est très importante pour nos amis anglais. Tout ça grâce au « The first and the last » ! En effet, les premiers et derniers soldats du Commonwealth sont tombés à Mons. Mais l'histoire que je vais vous conter est tout autre.

Le 23 août 1914, les troupes de l'Empire britannique croisent le fer sur le sol européen pour la première fois depuis la guerre de Crimée. La situation de la petite armée de métier britannique est critique et ne fait qu'empirer au fur et à mesure de la journée. Pourtant elle résiste courageusement aux multiples assauts des armées

germaniques. La situation est telle que certains soldats se sacrifient pour permettre la retraite de leurs camarades. C'est ainsi que les deux premières Victoria Cross du conflit seront attribuées à des soldats défendant la ville de Mons. Alors que les hommes battent en retraite, une chose extraordinaire se produit.

Dans la nuit du 23 au 24 août, alors que la situation semble perdue pour les Britanniques, apparaît alors dans le ciel des anges armés menés par Saint-Georges. Ces anges, qui emplissent le ciel de lumière comme en plein jour, seraient venus en aide aux armées de l'Empire britannique. Ils auraient arrêté l'avance inéluctable des armées allemandes permettant ainsi aux britanniques d'organiser leur retraite.

Cependant, nul ne sait ce qu'il s'est vraiment passé cette nuit-là. L'explication la plus logique serait que les soldats britanniques, épuisés et n'ayant pas dormi depuis plusieurs jours, ont eu des hallucinations. Il est clair qu'une hallucination collective n'est pas facile à croire mais la situation désespérée et la désorientation due à la retraite ont sûrement favorisé ces visions.

Rapidement, la rumeur se propage par le biais des soldats qui racontent leur histoire et elle est amplifiée par le récit d'un écrivain fantastique anglais, Arthur Machen, qui raconte l'histoire d'un soldat ayant invoqué Saint-Georges pendant la bataille de Mons. Bien que l'auteur stipule dans sa préface que son récit est fictif, la population anglaise refuse d'entendre raison et y croit avec encore plus de ferveur qu'avant. Pour eux, cette intervention montre que Dieu est aux côtés des Britanniques dans cette lutte contre la barbarie.

Pendant ce temps-là, l'État britannique ne fait rien pour arrêter la rumeur. Mais pourquoi ? Simplement pour la bonne raison que les mauvaises nouvelles affluent de toutes parts, le gouvernement aurait

laissé cette histoire se propager insufflant ainsi l'idée que cette apparition était le signe de la future victoire des Alliés.

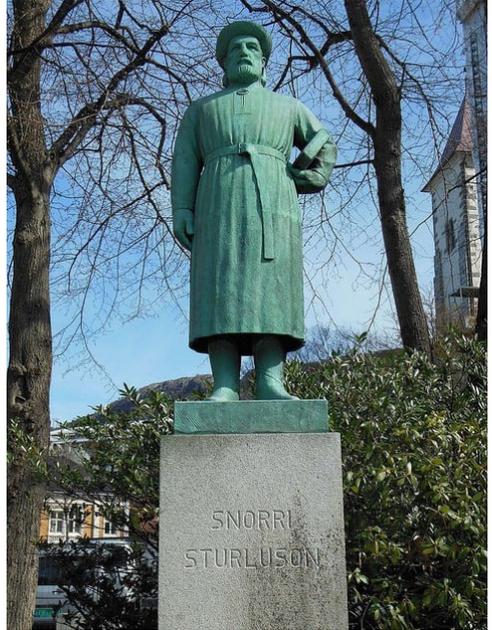
Cette légende est restée très ancrée dans l'imaginaire collectif britannique mais pas seulement. En Belgique aussi, on commémore cette légende. Entre 1919 et 1945, les Anges de Mons ont fait partie intégrante de la Procession du Car d'Or pendant le Doudou. Après quelques décennies sans eux, ils ont été réintégrés à la procession en 2014. Voici la preuve que la légende est encore très présente dans les esprits mais cela n'explique pas pour autant la mystérieuse apparition d'août 1914.

*Brice Prince, Vice-Président Interne*

# MYTHES ET POÈMES NORROIS D'APRÈS LES ENSEIGNEMENTS DE SNORRI

## Avant-propos

Chers camarades, j'aimerais aujourd'hui vous parler de quelque chose que j'aime énormément, à savoir la mythologie scandinave. Ce n'est pas la moins connue mais elle passe souvent au second plan par rapport à la mythologie gréco-romaine. Pourquoi ? Peut-être parce qu'elle est moins liée à nos cultures ou encore parce qu'on en a gardé moins de récits, mais elle n'en est pas moins intéressante. Avant de se lancer dans les



récits mythologiques, nous sommes obligés d'abord de nous pencher sur l'œuvre qui nous a apporté énormément de connaissances dans ce domaine, l'Edda, et donc bien sûr de nous intéresser à son auteur, Snorri Sturluson.

Snorri a vécu aux XIIe et XIIIe siècle en Islande, une époque où les régions scandinaves étaient déjà sujettes au christianisme. Né dans une famille prestigieuse (dont l'histoire est fortement liée à celle de l'indépendance de l'île), Snorri a eu une éducation élevée et, bien sûr, catholique (détail qu'il ne faudra jamais négliger lors de l'étude de son œuvre). Mais malgré une éducation religieuse, le jeune homme a toujours montré une passion pour la tradition norroise<sup>1</sup> et c'est grâce à cela qu'il devint scalde<sup>2</sup>. Ainsi, il rédigea l'Edda avec deux buts

<sup>1</sup> Langue des anciens peuples scandinaves

<sup>2</sup> C'est ainsi qu'on désignait les poètes scandinaves

principaux qui sont très clairs grâce à la division en deux parties de l'œuvre. D'une part, réunir et transmettre les mythes scandinaves (la *Gylfaginning*<sup>3</sup>) et d'autre part, créer une œuvre de référence pour l'art poétique normand (le *Skaldskaparmal*<sup>4</sup>). Je vous invite bien sûr à vous renseigner plus encore sur le passionnant parcours de cet homme, mais que nous allons malheureusement mettre de côté afin de nous plonger dans l'étude de son héritage.

## **L'aube des peuples (chapitre 1er)**

Des neufs mondes existants, le plus vieux est celui appelé *Muspellheim*<sup>5</sup>, terre baignée de flammes et demeure de Surtr, le premier géant de feu. Le second est celui appelé *Niflheim*<sup>6</sup>. Il est le royaume le plus froid au cœur duquel se trouve la source qu'on appelle *Hvergelmir*<sup>7</sup>, source de laquelle s'écoulent onze fleuves. Lorsque ces derniers s'éloignèrent trop de leur source, ils commencèrent à geler sous le froid de sorte que glace et givre s'écoulèrent dans l'immense abîme séparant les deux premiers mondes, Ginnungagap. Mais si le froid intense venait du Nord de l'abîme, les flammèches et étincelles ardentes de Muspellheim venaient du Sud, de sorte qu'elles firent fondre la glace et le givre. Ainsi, des gouttes d'eau qui coulèrent dans le fond sans fin, naquit Ymir<sup>8</sup>, le père de tous les géants du givre. En effet, alors qu'il dormait, il commença à transpirer et de son aisselle gauche se développèrent un homme et une femme tandis que l'une de ses jambes engendra un fils avec l'autre. Ce sont là ceux qui furent considérés comme les premiers géants du givre. Mais des gouttes de givre, un autre être vint au monde, il s'agissait de la vache Audhumla. Ce fut elle qui nourrit Ymir grâce aux quatre fleuves de lait qui coulaient de son pis. Elle-même léchait les pierres de givre salées

<sup>3</sup> Littéralement, « la mystification de Gylfi »

<sup>4</sup> Littéralement, « l'art poétique »

<sup>5</sup> Vient de « Muspilli », terme désignant la destruction du monde au moyen d'un grand incendie

<sup>6</sup> Signifie littéralement « monde obscur »

<sup>7</sup> Littéralement « source qui tonne, qui résonne »

<sup>8</sup> Nom s'expliquant par la notion d'hermaphrodisme.

pour se nourrir. Le premier jour, une chevelure se détacha de la pierre, le deuxième ce fut une tête et le troisième jour le premier homme<sup>9</sup> en sorti. Son nom était Buri<sup>10</sup> et seul il engendra un fils, Bor. Ce dernier épousa Bestla, fille du géant Bolthorn, et lui fit trois fils, Odin, Vili et Vé. Tous trois s'allièrent et tuèrent Ymir car ils avaient la conviction qu'il était mauvais. Dans son sang se noyèrent presque tous les géants du givre. Seul Bergelmir s'échappa avec sa famille grâce à un radeau qu'il avait construit. Ainsi, ils purent sauver la race des géants du givre.

Alors, les fils de Bor prirent le corps du grand Ymir et l'emmenèrent dans l'abîme du *Ginnungagap* pour en faire notre monde. Les mers et les lacs furent faits de son sang et sa chair compose désormais la terre ferme. Les os eux, sont les montagnes qui parcourent la terre. Quant aux incisives et molaires, elles ont été transformées en roches et éboulis de pierres. En étirant le crâne du géant, ils dressèrent le dôme du ciel et placèrent un nain à chacun des coins afin de l'empêcher de se refermer. Ces nains prirent les noms de Nordri, Vestri, Austri et Sudri. Ensuite, ils prirent les flammèches qui venaient de *Muspellheim* et les fixèrent sous la voûte afin d'illuminer la terre. Seuls deux des nouveaux astres gardèrent un mouvement qu'ils réglèrent afin de distinguer le jour de la nuit. Plus tard, ils prirent les cils d'Ymir pour ériger un rempart entre la terre des hommes et celle des géants. Ils appelèrent l'espace ainsi protégé « *Midgard*<sup>11</sup> ». Ceci fait, ils prirent le cerveau d'Ymir et le lancèrent dans les airs, créant là les nuages.

Afin de peupler ce nouveau lieu, les trois frères ramassèrent deux troncs sur leur chemin. Ils les façonnèrent pour en faire deux hommes. Odin leur donna le souffle et la vie, Vili leur offrit

<sup>9</sup> Plutôt que le premier homme, on pourrait le considérer comme le premier dieu.

<sup>10</sup> Nom signifiant « procréateur ».

<sup>11</sup> Littéralement « enceinte du milieu »

intelligence et mouvement, et Vé leur apporta l'apparence, la parole, l'ouïe et la vue. Le premier des hommes reçu le nom d'Ask, et la première des femmes celui d'Embla. Ce sont eux qui, ensemble, peuplèrent le monde des hommes.

*Gauvain Barbay, Secrétaire*

# JEU

(SOLUTIONS P. 47 )

T	S	A	C	D	O	P	I	X	E	L	I	O	T	E
M	E	M	O	T	I	C	O	N	E	T	C	H	A	T
O	B	A	N	D	E	A	U	T	S	M	I	L	E	Y
A	O	P	N	U	M	M	O	C	O	C	T	E	T	C
R	N	S	E	R	E	T	S	A	M	B	E	W	A	E
N	U	T	X	R	L	E	E	H	A	C	K	E	R	R
A	S	E	I	K	O	O	C	N	O	P	A	C	I	T
Q	U	Q	O	V	G	S	U	U	A	O	V	R	P	I
U	U	A	N	R	I	U	R	R	R	R	A	A	L	F
E	F	P	E	D	C	R	E	E	O	T	T	N	U	I
L	O	R	R	S	I	F	U	E	B	A	A	N	G	C
G	R	E	A	E	E	E	C	S	A	B	R	H	I	A
O	U	S	L	U	L	R	A	D	S	L	E	R	N	T
O	M	S	M	O	D	E	M	C	E	E	M	A	I	L
G	V	E	I	L	L	E	R	B	I	F	I	W	H	E

ADSL  
ANTIVIRUS  
ARNAQUE  
AROBASE  
AVATAR  
BANDEAU  
BONUS  
CERTIFICAT  
COMMUN  
CONNEXION  
COOKIE  
COURRIEL  
ECRAN  
EMAIL

EMOTICONE  
ETOILE  
FIBRE  
FORUM  
FRAUDE  
GOOGLE  
HACKER  
INTRANET  
LOGICIEL  
MODEM  
NUMERIQUE  
OCTET  
PAREFEU  
PIRATE

PIXEL  
PLUGIN  
PODCAST  
PORTABLE  
PRESSE  
RESEAU  
SMILEY  
SPAM  
SURFER  
TCHAT  
VEILLE  
WEBMASTER  
WIFI

## Acteurs : De la caméra aux drapeaux

Tout au long du second conflit mondial, hommes et femmes furent des milliers à contribuer à l'effort de guerre pour défendre les idéaux des sociétés démocratiques. Parmi eux, les acteurs ont, eux aussi, joué un rôle dans cette tragédie qui sonnait le glas d'une époque. Qu'ils soient Français, Allemands ou encore Américains, les artistes de tous horizons ont afflué dans les armées Alliées afin de défendre les valeurs du monde libre.

### Jean Gabin

Jean Gabin est déjà un acteur connu au commencement de la guerre. Ayant refusé de tourner dans des films destinés à un public germanique, il fuit la France en 1941 pour rejoindre Hollywood. Là-bas, il retrouve Marlène Dietrich qui partagera sa vie durant quelques années. Après plusieurs tentatives infructueuses pour rejoindre les FFL (Forces Françaises Libres), il embarque enfin sur l'Elorn en avril 1943 en tant



que chef de pièce antiaérienne. Le convoi se dirige alors vers Casablanca où il débarque pour former les jeunes recrues de la Marine nationale. Quelques mois plus tard, il apprend qu'un Régiment Blindé de Fusiliers Marins (RBFM) va être créé pour être rattaché à la 2ème Division Blindée (DB) du Général Leclerc. Il demande dès lors sa mutation. Malheureusement pour lui, elle est refusée car le régiment est déjà sur le départ. Cependant, on lui offre une seconde chance de rejoindre le régiment en janvier 1945. C'est

ainsi que Jean Moncorgé rejoint le RBFM en tant que chef de char du SOUFFLEUR II. Après 5 mois de durs combats au cœur de l'Allemagne hitlérienne (qui l'ont mené jusqu'au Nid d'aigle), « le plus vieux chef de char de la France Libre » est démobilisé à 41 ans en juillet 1945. A son retour à Paris, il refuse de défiler sur les Champs-Élysées et regarde son ancienne monture passer du balcon d'un hôtel.

## Jean Marais

Jean Marais est peu connu à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. Il tient quelques petits rôles sans importance dans les années 1930 sans plus de succès. Contrairement à Jean Gabin, il décide de rester à



Paris pendant l'occupation avec son amant, Jean Cocteau. Ce dernier lui offre l'occasion de jouer dans plusieurs pièces de théâtre qui lui permettent de gagner en popularité. En octobre 1943, il devient un symbole de résistance à l'occupant en ayant une vive altercation avec un critique artistique collaborationniste. Suite à cela, ses pièces sont boycottées et rapidement annulées jusqu'à la Libération. Il décide de prendre part à la libération de Paris en août 1944 aux côtés des résistants. Ensuite, il s'engage dans la 2ème

DB. Il est affecté au 501ème Régiment de Chars de Combat comme chauffeur de la jeep « Célimène ». Sa mission consiste alors à ravitailler en carburant et munitions les chars qui se trouvent au front. Ses camarades le décrivent comme stoïque sous le feu et déterminé à achever ses missions. Il recevra même la Croix de guerre pour sa bravoure. Il quitte le service actif en avril 1945 pour retrouver

son amant qui lui a écrit une adaptation de « La Belle et la Bête ». Celle-ci le fait entrer dans la légende du 7ème art.

## **Marlène Dietrich**

Alors que le nazisme s'est expansé dans toute l'Allemagne, Marlène Dietrich, déjà résidente aux Etats-Unis depuis le début de années 1930, prend la décision de devenir citoyenne américaine en 1939. Elle coupe également les ponts avec ce qui la rattache à l'Allemagne. En effet, elle ne parle plus à sa famille restée en Europe pendant la durée de la guerre. Elle est l'une des premières célébrités américaines à s'être engagées dans la lutte contre le nazisme à l'entrée en guerre des USA. Elle participe aussi à la Hollywood Canteen, un club de divertissement et restauration tenu par les stars et destiné aux soldats revenant de mission. Elle contribue également à la vente des bons de la Défense pour soutenir l'effort de guerre Allié. Plus tard, elle s'engage dans l'United Service Organizations (une organisation qui a pour but de soutenir et de divertir les soldats au front) et part en Europe pour se produire devant les armées américaines et britanniques qui stationnent au Royaume-Uni en attendant le Jour-J. Ensuite, elle suit la 3ème armée du général Patton pendant ses opérations sur le front européen jusqu'en mai 1945. Au cours de sa tournée en Europe, elle interprète une chanson



rendue célèbre par le régime nazi : Lili Marleen, qui devient un symbole de la résistance à ce même régime.

## Clark Gable

Déjà avant la guerre, Gable était une vedette mondialement connue. Alors que sa femme, Carole Lombard, décède dans un malheureux accident d'avion au début de l'année 1942, il s'engage quelques mois plus tard en tant que mitrailleur dans l'US Air Force. Il est commissionné officier en octobre de la même année. Il rejoint ensuite la 8ème Air Force en Floride pour tourner un film de propagande pour recruter des mitrailleurs pour les équipages de bombardiers. En janvier 1943, il rejoint le 351st Bomb Group à l'entraînement avant de partir pour l'Angleterre. Entre les mois de mai et de septembre 1943, il participe à 5 missions de combat comme observateur-mitrailleur sur un bombardier B-17. Au cours de ces missions, il frôla la mort plusieurs fois, ce qui lui valut les distinctions les plus hautes pour un aviateur. Mais la MGM, estimant que l'acteur s'expose trop au



danger, réclame son affectation dans une unité non-combattante. C'est ainsi qu'il rentre à Hollywood pour terminer son film sur les mitrailleurs et rejoint la First Motion Picture Unit, une unité de production de films de propagande. En mai 1944, il est promu major et espère recevoir une nouvelle affectation dans une unité combattante sentant l'invasion de l'Europe arriver. Le 12 juin

1944, n'ayant toujours pas reçu d'affectation, il demande à être démobilisé en raison de son âge trop avancé pour participer aux combats. Sa demande est accordée par un capitaine du nom de Ronald Reagan. Pendant toute la durée de la guerre, Hitler qui nourrissait une immense admiration pour Gable, espérait qu'on le lui ramène sain et sauf. Il avait même proposé une très grosse récompense à celui qui rapporterait l'acteur américain en Allemagne.

*Brice Prince, Vice-Président Interne*

# JEUX

(SOLUTIONS P. 47 )

## SUDOKU DIFFICILE

		3	7					
2		4						
	6			4			2	3
3					2	5	4	
		5		1		6		
	2	7	4					1
1	9			7			5	
						7		8
					8	9		

# *Franz Kafka (1883-1924) et sa légende*

« Peu de gens le connaissaient ici, car il allait seul son chemin, plein de vérité, effrayé par le monde (...) Il était trop lucide, trop sage pour pouvoir vivre, trop faible pour combattre ... »

Milena JESENSKA, in *Národní Lysti*, 6 juin 1924

C'est à la faveur d'un intérêt de longue date pour l'Europe centrale et sa civilisation que j'en suis venu à m'intéresser à la vie et à l'oeuvre de Franz Kafka. Pour peu, en effet, que l'on plonge un peu profondément dans les réalités complexes de son psychisme et de son milieu, c'est une fascinante personnalité que l'on est amené à découvrir, et après avoir lu près d'une trentaine d'ouvrages le concernant, y compris sa volumineuse correspondance et son journal, on ne peut que compatir aux tourments d'une vie avant tout pleine d'inhibitions et d'incommunicabilité.

Né dans une Prague alors habsbourgeoise, et dans un milieu de commerçants juifs assimilés et germanophones, minoritaires donc ethniquement et linguistiquement au sein de la population tchèque, Kafka ne cessera de vivre difficilement ces déterminismes : se sentant plus attiré par Berlin, ville cosmopolite et moderne où il s'imagine faisant carrière dans le journalisme - déjà très malade, il y vivra quelques mois, en 1923 - que par une Prague qu'il juge trop provinciale ; refusant les conventions et le mode de vie bourgeois de sa famille, tout en se sentant obligé d'y obéir ; ne renouant que tardivement, et en dehors de tout esprit religieux, avec sa judéité, notamment après la rencontre d'une troupe de théâtre yiddish en 1911, puis de réfugiés polonais en 1916 - ces Juifs de l'Est le fascinent par leur authenticité - ou encore la fréquentation d'amis pragois partisans du jeune mouvement sioniste. Comme sa sœur cadette, Ottilia - assassinée par les nazis, comme ses deux autres sœurs - il envisagera même, un bref moment, de s'installer en Palestine, rêvant d'y exercer le métier de relieur. C'est d'ailleurs chez Ottilia, qui le comprend et l'admire - elle a loué quelque

temps, non loin du Hradschin, une petite maison où il a pu écrire en paix - qu'il se réfugiera à la campagne, pendant les premiers mois de sa maladie, et qu'il rédigera son seul écrit politique connu, *La Communauté des travailleurs non-possédants* (1918)<sup>1</sup>, véritable programme collectiviste dominé par un ascétisme extrême et la mise en commun des biens au profit des œuvres sociales de l'État, un texte qui fait de lui un sympathisant du socialisme, même si l'on sait par ailleurs qu'il a aussi assisté à quelques réunions anarchistes dans ses jeunes années.

C'est l'allemand que l'on parle en famille (mais les domestiques sont tchèques), et c'est dans cette langue qu'il a fait ses études : c'est donc en allemand uniquement qu'il écrit, ne se situant que dans le cadre de l'espace littéraire germanique, et nullement dans celui d'une littérature tchèque qu'il ignore presque entièrement. Ses amitiés aussi sont germanophones, et presque uniquement juives<sup>2</sup>. Il ressent comme un fardeau l'étroitesse de sa ville - cette « petite mère qui a des griffes »<sup>3</sup> - tout comme de son quartier (toute sa vie se déroule, pour l'essentiel, dans un périmètre de quelques kilomètres carrés, au centre du vieux Prague), et même de sa propre vie : il n'a en effet choisi ni ses études (le droit), ni son métier (les assurances, où son travail est apprécié alors qu'il s'y considère lui-même comme un « imposteur » qui finira bien par être découvert !), et ses relations avec son père sont par ailleurs extrêmement difficiles. Il lui écrira d'ailleurs une fascinante *Lettre*, non envoyée, où il fait le point sur tout ce qui les a toujours séparés. Pour mieux comprendre ce drame, il faut lire *Onze fils*<sup>4</sup>, cette brève nouvelle où un père, tout en énumérant les diverses qualités de ses nombreux rejetons, ne manque toutefois pas de déceler chez chacun d'eux quelque défaut finalement rédhibitoire.

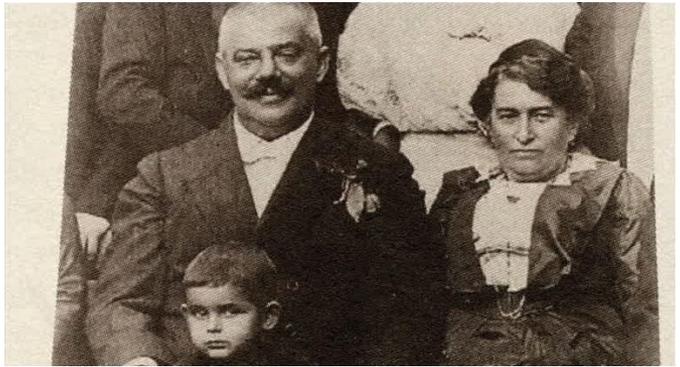
<sup>1</sup> *Préparatifs de noce à la campagne*, Paris, Gallimard, 1957, pp. 142-143 (coll. « L'Imaginaire », n° 158)

<sup>2</sup> En 1918, lors de l'indépendance de la Tchécoslovaquie, c'est comme « Juif » qu'il choisira de se faire inscrire. Si l'Allemagne l'attire manifestement, il n'a par contre que très peu de sympathie pour l'Autriche (voir *ibid.*, p. 503, son refus de souscrire à un projet patriotique « grand-autrichien » pendant la Première Guerre Mondiale).

<sup>3</sup> A Oskar Pollak, le 20 décembre 1902, *Franz Kafka. Correspondance 1902-1924* (Marthe ROBERT éd.), Gallimard, 1965, p. 25 (Coll. « Du Monde Entier »)

<sup>4</sup> *Un artiste de la faim et autres récits*, Paris, Gallimard, 1980, pp. 141-147 (coll. « Folio classique », n°2191).

Hermann Kafka, en effet, véritable force de la nature et exemple même du «bon vivant», est à tous égards le contraire de ce fils qu'il considère comme un individu bizarre et indigne de



sa propre réussite. Il a rapidement compris que cet intellectuel à la santé défaillante et au caractère tourmenté ne pourra jamais reprendre le commerce paternel. Kafka, tout en admirant la force physique, le dynamisme, l'habileté commerçante, la jovialité et la sûreté de soi de cet homme imposant, en a peur, et se sent, comparé à lui - notamment lorsqu'ils vont ensemble à la piscine, souvenir marquant - un véritable gringalet, d'une incapacité notoire dans presque tous les domaines de la vie, y compris la sexualité, qu'il vit avec un intense sentiment de culpabilité. Très vite, il se réfugie donc dans la littérature, dont il veut faire sa seule et unique raison de vivre, et par laquelle il veut se placer à la fois à côté et en dehors de la vie elle-même. Sa mère, certes, le protège comme elle peut de l'ire paternelle - jusqu'en 1923, il vit presque constamment chez ses parents, quand il est à Prague - mais il lui reprochera toujours, et à juste titre semble-t-il, de ne rien comprendre à ce qui est pour lui toute sa vie : la littérature, pour elle, ne peut être qu'un passe-temps.

S'il s'est quelque peu mêlé à la vie intellectuelle pragoise, s'y est fait quelques solides amitiés- notamment l'écrivain Max Brod, qui le fera plus tard découvrir au monde - a pratiqué les sports nautiques, a courtisé quelques jeunes filles - mais aussi fréquenté, avec dégoût, les prostituées - Kafka se sent cependant comme étranger au monde et à la vie active, et se contente de contempler la sienne de l'extérieur, absorbé qu'il est dans une extrême introspection.

Ses interminables atermoiements - de 1912 à 1919 ! - au sujet d'illusoires

projets de mariage, avec la Berlinoise Felice Bauer, puis la Pragoise Julie Wohryzek, relèvent avant tout du sentiment de devoir se conformer à une norme sociale (on a fait appel à des «marieuses» pour les aînées de ses sœurs) qu'au fond de lui-même il rejette totalement, son ultime idéal étant, ainsi qu'il l'écrit à Felice, de vivre dans l'ascétisme de l'écriture, au fond d'une cave inaccessible où il se ferait porter ses repas, sans aucun contact humain. Seule sa relation, en 1920-1921 alors qu'il est déjà gravement malade, avec la journaliste pragoise Milena Jesenska, une forte personnalité - détenue politique, elle mourra à Ravensbrück - aurait pu lui offrir une véritable complicité intellectuelle ; mais elle est mariée (avec un Pragois qui fréquente les cercles littéraires et musicaux), vit à Vienne, et leur histoire, à peine ébauchée - quelques jours passés ensemble à Vienne, après lesquels il lui écrira : «tu es le couteau avec lequel je fouille en moi»<sup>5</sup> - se révélera finalement, elle aussi, sans issue. Ils se reverront cependant régulièrement, et il lui confiera même son *Journal*. C'est Milena qui composera le bel et seul éloge funèbre paru alors dans un journal pragois, un texte qui montre qu'elle l'avait parfaitement compris.

« Le désir, la peur (...) souffrance et joie (...) faute et innocence » note un Kafka torturé à propos de sa relation avec Julie<sup>6</sup>. A chaque fois, en effet, il ne cesse, au long d'innombrables et interminables lettres (de quarante pages, parfois !), de battre sa coulpe, de prophétiser puis de provoquer l'échec, de tenter d'éloigner de lui des femmes qu'il ne peut que décevoir et faire souffrir, sans être pour autant capable de rompre avec elles. Seule sa dernière relation - débutée un an à peine avant sa mort, le 3 juin 1924, au sanatorium de Kierling, non loin de Vienne - le verra enfin « libre » et heureux, mais six mois seulement, vivant à la périphérie de Berlin (dont le centre est alors parcouru par de violentes manifestations, qu'alimente la crise économique) avec la jeune et ingénue Dora Diamant, rencontrée dans un camp de vacances pour enfants juifs à Graal-Müritz, au bord de la mer baltique. Elle a fui son milieu d'origine, le hassidisme polonais, et

<sup>5</sup> A Milena, le 14 septembre 1920. *Franz Kafka. Lettres à Milena* (Alexandre VIALATTE éd.), Gallimard, 1956, p. 235 (Coll. « L'imaginaire », n° 200).

<sup>6</sup> Les 6 juillet et 8 décembre 1919. *Franz Kafka. Journal* (Marthe ROBERT éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1982, pp. 509-510 (Coll. « Biblio », n° 3001)

deviendra plus tard actrice et militante communiste. Avec un jeune médecin juif de Budapest, Robert Klopstock, elle accompagnera Kafka jusqu'à son dernier souffle. En 1923, à Berlin, Kafka composera notamment *Le Terrier*<sup>7</sup> - un labyrinthe où le narrateur ne cesse de s'enfoncer - et *Joséphine la cantatrice ou Le peuple des souris*<sup>8</sup>, deux allégories animalières - il y en a beaucoup dans son œuvre - à travers lesquelles il met en scène la vanité de sa propre vie, et même de toute entreprise littéraire : Joséphine « couine » bien, certes, mais couine-t-elle vraiment mieux que les autres souris ? Et celles-ci l'écoutent-elles vraiment ?

En août 1917 s'est déclarée la maladie - une tuberculose pulmonaire - qui l'emportera sept ans plus tard. Il l'a accueillie avec fatalisme, et même un certain soulagement : « Ça ne peut pas durer comme ça, a dit le cerveau et, au bout de cinq ans, les poumons se sont déclarés prêts à l'aider »<sup>9</sup>. À Felice : « Nous ne pouvons pas rester tous deux en vie [la tuberculose et moi] »<sup>10</sup>. A son ami Felix Weltsch : « La volonté de guérir, je l'ai (...), mais j'ai aussi le désir contraire »<sup>11</sup>. Cette tentation de se soumettre à son destin, de ne plus lutter, de ne plus exister est un véritable leitmotiv chez Kafka. C'est la maladie qui lui donnera finalement le courage de rompre avec Felice : « Départ de F. J'ai pleuré. Tout est difficile, faux et pourtant juste (...) Pas essentiellement déçu » note-t-il dans un cahier<sup>12</sup>. Typique, ce passage montre à la fois l'extrême lucidité et le cynisme dont il est capable à l'égard de ses propres sentiments, comme aussi à l'égard des autres.

<sup>7</sup> *La Muraille de Chine et autres récits*, Paris, Gallimard, 1950, pp. 277-322 (coll. « Folio », n°654)

<sup>8</sup> *Un artiste de la faim...*, op. cit., pp. 203-229

<sup>9</sup> A Max Brod, mi-septembre 1917. *Franz Kafka. Correspondance 1902-1924*, op. cit., p. 197

<sup>10</sup> 30 septembre-1<sup>er</sup> octobre 1917, *Franz Kafka. Lettres à Felice. Tome II. Du 3 mai 1913 au 16 octobre 1917* (Marthe ROBERT éd.), Gallimard, 1972, p. 873 (Coll. « Du Monde Entier »)

<sup>11</sup> Début octobre 1917. *Franz Kafka. Correspondance 1902-1924*, op. cit., p. 218

<sup>12</sup> 25, 26, 27 et 30 décembre [1917], « Troisième cahier in-octavo », in *Préparatifs de noce...*, op. cit., p. 113

Dès lors, en congé quasi-permanent, puis retraité en 1922 de son travail dans les assurances, il fréquente de nombreux sanatoriums, en Allemagne et en Italie notamment, habitude qu'il avait prise bien avant sa maladie, s'y adonnant au naturisme, au végétarisme, et parfois même au jeûne volontaire, qu'il évoque dans *Un Artiste de la faim* (1922). Il y décrit le sort fatal d'un tel « héros », s'exposant dans une cage à l'admiration d'un public qui se lasse vite de lui et le laisse mourir dans l'indifférence. Ses restes sont négligemment balayés et remplacés par une jeune panthère, symbole contraire de grande vitalité.



Si la littérature est toute sa vie, il est loin pourtant d'y avoir pu consacrer l'essentiel de son temps. Ce n'est en effet qu'à l'occasion de subites et brèves poussées d'inspiration qu'il écrit, intensivement, pendant quelques semaines ou quelques mois, avant que de longues périodes, plusieurs années parfois, ne s'écoulent dans l'inactivité. Et loin s'en faut que ce perfectionniste soit satisfait de sa production, dont seule une infime partie sera publiée de son vivant, le reste étant destiné à être

détruit. De cet autodafé qu'il réclamera (en vain) à Max Brod ne devaient survivre selon lui que trois brefs récits, composés en 1912, et dont il aurait souhaité faire un volume intitulé *Les fils*, dédié à son père : *Le Verdict*<sup>13</sup> (un père conduit son fils au suicide), *La Métamorphose*, et *Le Soutier* (premier et seul chapitre « réussi », selon lui, de *L'Oublié*, que Max Brod publiera plus tard sous le titre *L'Amérique*)<sup>14</sup>. Sans doute pense-t-il y avoir atteint cet « accord spontané avec le monde » - selon la belle formule de Claude David - que doit être pour lui la littérature,

<sup>13</sup> *La Métamorphose et autres récits*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 63-78 (coll. « Folio classique », n° 2017)

<sup>14</sup> *Ibid.*, pp. 149-187.

description désenchantée et démystificatrice, mais en même temps philosophique et poétique, de la réalité, très loin donc du lyrisme trompeur que Milan Kundera baptisera plus tard « le kitsch ».

L'histoire n'a presque pas de place dans la vision qu'a Franz Kafka du monde extérieur. Il ne fait en effet qu'exceptionnellement allusion, dans sa correspondance ou ses écrits intimes, à la guerre – il maudit le nationalisme<sup>15</sup> ... mais regrette de n'avoir pu s'engager !<sup>16</sup> - au communisme ou au fascisme. L'antisémitisme ambiant le fait par contre réagir, et ce avec un humour noir assez ravageur. Ainsi, face aux manifestations antisémites qui parcourent Prague, écrit-il à Milena qu'il vaudrait mieux quitter un endroit où l'on est si détesté, et que « l'héroïsme » de ceux qui y restent « ressemble à celui des cafards qu'on ne parvient pas à chasser des salles de bains »<sup>17</sup> . Et depuis le sanatorium de Merano, il confie à Max Brod s'être amusé à voir un général autrichien, que son accent intriguait, tâtonner quant à ses origines : « Dès les premiers mots, il apparaît que je suis de Prague. Tchèque ? Non. Quelqu'un dit : Allemand de Bohême. Un autre : *Kleinseite*<sup>18</sup> . Puis tout s'apaise et on continue à manger, mais le général, dont l'oreille fine est formée à l'école philologique de l'armée autrichienne, n'est pas satisfait ; après le repas, il recommence à douter des sonorités de mon allemand ; peut-être est-ce d'ailleurs plus l'œil que l'oreille qui doute (...) Pourquoi faut-il que je les tourmente ? »<sup>19</sup> . Et Kafka de se réjouir d'être bientôt seul à sa

<sup>15</sup> *Franz Kafka. Journal* (Marthe Robert éd.), Le Livre de Poche, Paris, 2017, pp. 385-86 (coll. « Biblio »). Décrivant une manifestation patriotique il écrit : « J'assiste à cela avec mon regard méchant ».

<sup>16</sup> 5 avril et 6 mai 1915, in *Kafka. Lettres à Felice, op. cit.*, T. II, pp. 724 et 731.

<sup>17</sup> Mi-novembre 1920. *Franz Kafka. Lettres à Milena, op. cit.*, p. 255

<sup>18</sup> En tchèque *Mala Strana* (« le petit côté », la rive ouest de la Vltava), c'est-à-dire le quartier situé au pied du château, à Prague, peuplé surtout de bourgeois aisés et d'aristocrates. Kafka n'y habita que quelques mois,

dans un hôtel particulier sans aucun confort (ni cuisine, ni salle de bains, ni chauffage efficace), ce qui n'a pu que nuire à son état de santé, déjà très fragile. Cet immeuble est aujourd'hui l'ambassade des Etats-Unis.

<sup>19</sup> Le 10 avril 1920. *Franz Kafka. Correspondance 1902-1924, op. cit.*, p. 321

table...C'est ce même type d'humour amer qu'on retrouve dans les derniers jours de sa vie quand, devenu aphone, il griffonne à l'intention du Dr Klopstock qui refuse de lui donner de la morphine : « Docteur, tuez-moi, sinon vous êtes un assassin »<sup>20</sup> !

On a voulu faire de Kafka le « lanceur d'alerte » du totalitarisme qui allait ravager le XXe siècle. Si sont certes présents dans son œuvre des thèmes anticipateurs comme l'aliénation au travail, l'incommunicabilité, la vanité du langage - qui ne peut accéder à la vérité, toujours cachée - ou enfin le non-sens et la vanité de toutes choses, il me paraît excessif de lui attribuer une prémonition en matière politique. S'il écrit, il me semble que c'est d'abord pour se confronter sans relâche à la paralysante présence de son père, et au sentiment concomitant que sa propre existence n'a, finalement, que bien peu de justification.

*Bruno BERNARD, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles*

<sup>20</sup> Selon BROD Max, *Franz Kafka : eine Biographie (Erinnerungen und Dokumente)*, Prague, Heinrich Mercy Sohn, 1937, p.96.

## Bibliographie

À découvrir : les nombreuses nouvelles de Kafka, et sa *Lettre au Père*, parue en « Folio 2€ ». La meilleure biographie en français : Claude DAVID, *Franz Kafka*, Paris, Fayard, 1989, 340 p. Sur le contexte socio-culturel : Alena WAGNEROVÁ, *La famille Kafka de Prague*, Paris, Grasset, 2004, 264 p., et Bernard MICHEL, *Prague Belle Époque*, Paris, Aubier, 2008, 493 p. Enfin, pour ceux qui lisent l'allemand, un superbe ouvrage, basé sur une collection photographique exhaustive des personnes et des lieux de sa vie : Hartmut BINDER, *Kafkas Welt. Eine Lebenschronik in Bildern*, Reinbeck bei Hamburg, Rowohlt, 2008, 687 p. in-4°.

# Interlude artistique



*Par Claire Coussement*

# THE CLASH GIVE 'EM ENOUGH ROPE 1978



Connaissez-vous la légende du « toujours difficile deuxième album » ? Mais si, celle qui dit que la conception du deuxième album d'un groupe sera toujours plus compliquée et son succès moins assuré que le premier ! Moins de temps d'enregistrement, plus de pression, moins d'inspiration (étant donné que les meilleures idées ont toutes été balancées sur le premier opus), toujours ce risque de vendre son âme ou son style devant tous les nouveaux moyens rendus disponibles par une maison de disques suite au succès du premier disque, ce ne sont pas les arguments qui manquent afin d'expliquer cette théorie. Bien. Si nombreux sont les groupes à s'en être sortis haut-la-main, il est vrai que, dans une certaine mesure, beaucoup sont ceux à s'être plantés à l'heure du deuxième opus également. Par exemple, les Jam, qui, avec « This Is The Modern World », livraient une suite beaucoup plus fade et moins captivante que le magnifique «

In The City » (ils se rattraperont par la suite). Ou encore, plus récemment, les Strypes, qui avaient ankylosé leur son à base de surproduction et de guitares grasses sur « Little Victories » (ils ne se rattraperont pas par la suite).

Mais, parfois, il arrive qu'un deuxième album soit survolé, dénigré, voire ignoré par les critiques fainéants par simple application de cette théorie, disons-le, souvent douteuse. C'est le cas pour « Give 'Em Enough Rope », deuxième album du Clash, moins bon que le premier, moins iconique que le troisième, éternel oublié de la discographie du groupe. Il s'agira ici de tenter d'expliquer la raison de cet oubli fâcheux et de redonner ses lettres de noblesse à l'album.

Fraîchement sorti d'une tournée, le White Riot Tour, avec les Buzzcocks et les Slits, afin de promouvoir leur excellent premier album éponyme, mi-1977, le Clash voyait sa maison de disques sortir en single, à trahison, « Remote Control », une des moins bonnes chansons de l'album selon le groupe. Déjà méfiant envers CBS auparavant, tous communistes qu'ils étaient (Joe Strummer, chanteur du groupe, avait exprimé à plusieurs reprises le dilemme moral qu'était pour lui de signer sur une major), le groupe prend son courage à deux mains et livre le single « Complete Control », produit par la légende Lee « Scratch » Perry et qui est une agression directe envers leur maison de disques. Agression tolérée cependant par celle-ci, vu la poule aux œufs d'or qu'était le Clash en ces années punks. S'ensuivent les singles « Clash City Rockers » et l'énorme « (White Man) In Hammersmith Palais » narrant une soirée jamaïcaine dans laquelle Strummer était le seul blanc et qui marque les premières incursions du groupe dans le monde du Ska et des musiques noires.

Mais voilà, avant de commencer l'enregistrement du deuxième album, CBS lance un ultimatum : soit le groupe se laisse produire par un professionnel afin d'édulcorer le son brut du premier album, soit bûten ! Le groupe se voit obligé de capituler, préférant délivrer son

message de Rock militant sous l'adversité plutôt que de se taire et retourner à leur statut de groupe de pub. C'est donc Sandy Pearlman, producteur attitré du Blue Öyster Cult, qui est désigné. L'homme, expérimenté et talentueux, a déjà plusieurs classiques dans son répertoire, surtout de son groupe fétiche mais aussi du Mahavishnu Orchestra, groupe expérimental baba cool par excellence. Autant dire qu'éthiquement et stylistiquement parlant, on est à des lieues du Punk du Clash ! Car on ne produit pas un album de Hard Rock comme on produit un album de Punk ! De même qu'on n'enregistre pas un « Secret Treaties » comme on enregistre un « The Clash ». Mais ça, Pearlman ne l'avait pas compris. Du moins a-t-il fait semblant de ne pas le comprendre. « Give 'Em Enough Rope » sera donc enregistré, produit et mixé comme un album de Hard Rock 70's.

Le Clash a d'ailleurs de plutôt mauvais souvenirs de ces sessions d'enregistrement. Paul Simonon, bassiste, parle d'« un des moments les plus ennuyants de sa vie » et prétend que, en contraste total avec le premier album, toute spontanéité a été tuée dans l'œuf par Pearlman. C'est ce que semble confirmer également Strummer, dont la voix ne plaisait pas à Pearlman qui l'étouffa dès lors dans le mix en augmentant le volume des batteries et guitares. Et voilà donc le grand reproche que beaucoup font à « Give 'Em Enough Rope » : c'est un album punk produit comme un album de hard rock, commercial, lourd, taillé pour les stades, contre l'éthique punk anticonformiste et anti-establishment même ! Et ce n'est clairement pas ça qui allait faire taire les accusations de retournement de veste que le groupe recevait déjà depuis sa signature chez CBS.

Pourtant, le Clash n'a jamais été aussi militant et engagé que sur cet album. Rien que les drapeaux de couleur rouge sang de la jaquette devraient mettre la puce à l'oreille des auditeurs. D'ailleurs, les trois premières chansons sont certains des meilleurs moments punks du groupe. L'explosive « Safe European Home », en introduction, commence l'album comme n'importe quelle œuvre engagée devrait

commencer : par une remise en question, une acceptation des privilèges et une prise de recul. La composition prend vie suite à un voyage en Jamaïque où Joe Strummer et le guitariste Mick Jones étaient supposés trouver l'inspiration pour de nouvelles chansons. À la place, c'est de la peur et du désespoir qu'ils trouvèrent, vu les véritables scènes tiers-mondistes de violences et de crimes auxquelles ils ont été exposés, les faisant regretter leur « maison européenne sécurisée ». Une fois cela établi, « English Civil War » (premier single issu de l'album et réinterprétation de « When Johnny Comes Marching Home », aussi connue par ici sous le nom de « Chant du CP»), ramène l'intrigue en Angleterre.



Il s'agit ici d'un hymne antifasciste qui, face à la montée du parti nationaliste et de l'extrême-droite de l'époque, prédit une énorme lutte de classes sous forme de guerre civile. « Tommy Gun », avec un travail remarquable du batteur Topper Headon qui arrive à faire sonner sa batterie comme une mitrailleuse, ferme cette trilogie d'entrée brutale mais est aussi une des chansons les plus controversées du groupe. En effet, Strummer semble y adresser les filiations qu'il avait à l'époque avec le groupe terroriste des Brigades Rouges ainsi qu'avec le gang de Baader-Meinhof, desquelles, au

demeurant, il ne s'est jamais caché, mais en profite également pour dresser un état de la question terroriste plus globale dans le monde. Cependant, bien loin de faire l'apologie de ces groupes terroristes, il y dénonce l'usage de la violence et va même jusqu'à ironiser en rapprochant le terroriste de la rock star, aimant « lire les articles à son sujet comme un chanteur aime lire ses critiques ». Il fustige également la recherche narcissique de gloire et d'héroïsme dont font preuve les terroristes ainsi que leur commerce de vies humaines innocentes (« Okay, so let's agree about the price, and make it one jet airliner for ten prisoners »).

Le groupe fait redescendre ensuite volontairement la tension avec « Julie's Been Working For The Drug Squad », qui, musicalement, annonce « London Calling », troisième album du groupe et prend une esthétique plus « old school Rock'n'Roll ». Le morceau fait référence à l'« Opération Julie », opération policière secrète qui mena, au Pays de Galles, au démantèlement de la plus grosse plaque tournante de LSD au monde en 1977. Ici, Joe Strummer ne s'oppose pas forcément aux forces de l'ordre et emprunte un style plus léger, se permettant même d'ironiser sur le sort des dealers arrêtés (« You could have been a physicist, but now your name is on the mailbag list »). La face A du disque se clôture par « Last Gang In Town », qui, musicalement, est une des chansons les moins inventives de l'album, et, lyriquement, se trouverait entre une célébration des différents gangs des rues londoniennes (tous ces Mods, Zydecos, Hooligans, Skinheads, Rude Boys, Punks, qui font la pluie et le beau temps de la culture populaire anglaise) et une lamentation des violences et du manque d'éducation dans les milieux populaires britanniques.

« Guns On The Roof », qui ouvre la face B, part d'une anecdote marrante - à savoir l'intervention de l'escouade antiterroriste au QG du groupe car Simonon et Headon s'amusaient à tirer sur des pigeons à la carabine du toit de l'immeuble (ils s'en sortiront avec une amende de 750 dollars) - pour déboucher sur une dénonciation des

régimes autoritaires corrompus et guerriers. Tout comme « Drug-Stabbing Time » qui suit (malgré son solo de saxophone assez atypique), elle est la composition rappelant le plus le premier opus du groupe.

« Stay Free », composée et chantée par Mick Jones, reste le moment le plus intime et sentimental de l'album, étant donné qu'il s'agit d'un morceau dédié à un ami d'enfance du guitariste, Robin Crocker, ayant, par un concours de circonstances et de mauvaises fréquentations, mal tourné et tâté de la prison. Le principal intéressé décrira la composition comme « la chanson d'amour d'homme à homme hétérosexuelle (*sic*) la plus exceptionnelle au monde ». En général, « Stay Free », sublimée par un orgue discret à la Al Kooper, est un des plus beaux moments du Clash et un des seuls à arriver à mettre la larme à l'œil au fan comme au détracteur. Ensuite, « Cheapskates » propose des riffs presque post-punkisants et revient sur les thèmes de violence de rue et de gangs.

En clôture de l'album, « All The Young Punks (New Boots And Contracts) », intitulée également sur les premiers pressages américains « That's No Way To Spend Your Youth », tente l'hymne Punk (raté) à la « All The Young Dudes » de Mott The Hoople, hymne Glam auquel le titre fait bien évidemment référence. Malgré ça, la chanson, brillante et ambitieuse, propose une vision bien précise de cette nouvelle génération punk et pour cause : il s'agit d'une chanson autobiographique, le groupe chantant sa formation et son histoire comme il a pu le faire avec « Clash City Rockers » et comme il le fera avec « Four Horseman » sur « London Calling » l'année suivante. Bref, une conclusion fédératrice pour un album très solide et surtout très sous-estimé.

À sa sortie, l'album fut bien reçu par la critique, loué par Greil Marcus ou Robert Christgau, et réussit même à se hisser à la deuxième place des charts anglaises. Mais 1979 marque la sortie de «

London Calling », troisième album du groupe, qui, même s'il n'atteindra jamais ce niveau dans les charts, est un sans-faute, un classique écouté de génération en génération. Et c'est bien pour ça que « Give 'Em Enough Rope » a été vite survolé et oublié. Bien plus que sa production datée, ratée et pachydermique, il se trouve entre un premier album plus frais, plus brut, plus punk et un troisième bien plus culte. Il n'a ni l'efficacité de « The Clash », ni l'iconicité de « London Calling », ni, si l'on pousse la comparaison plus loin, les expérimentations du quatrième album, « Sandinista ! ». Se voyant ainsi fermer les portes du podium des meilleurs albums du groupe, il se trouve donc inévitablement dans le ventre mou de la liste, côte à côte avec « Combat Rock », cinquième album. Pas étonnant qu'il soit vite relégué en seconde division, très vite écouté, très vite oublié. À tort. Car « Give 'Em Enough Rope » est un manifeste. Politique certes, mais aussi l'exemple même de la lutte contre l'adversité. Il contient certaines des chansons les plus poignantes du groupe et à ce titre, mériterait bien d'être redécouvert et réévalué.

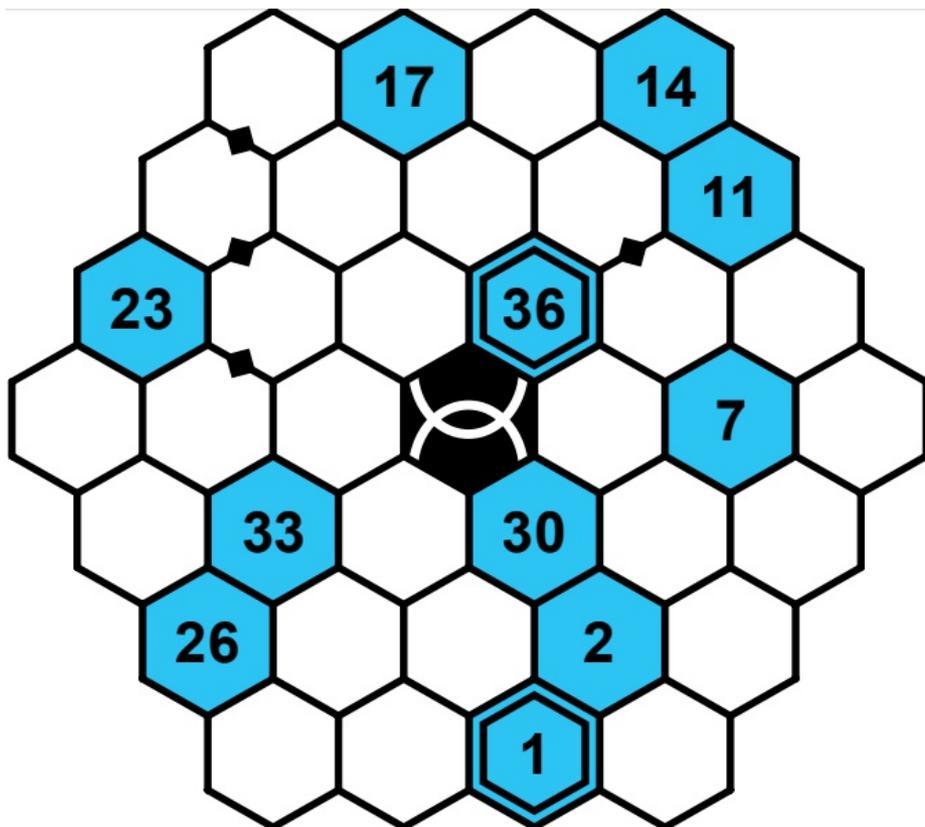
Si t'aimes bien The Clash, la musique, son histoire ou si tu m'aimes moi, n'hésite pas à aller jeter un coup d'œil et pourquoi pas lâcher un poce blo sur ma page Facebook où je poste des critiques musicales et du contenu relatif à la musique en tout genre : « **Ladies and Gentlemen, We Are Floating In Music** » ! Cimer <3

*Mateo Lombardero, Délégué Culture*

# JEUX

(SOLUTIONS P. 46 )

## RIDOKU FACILE

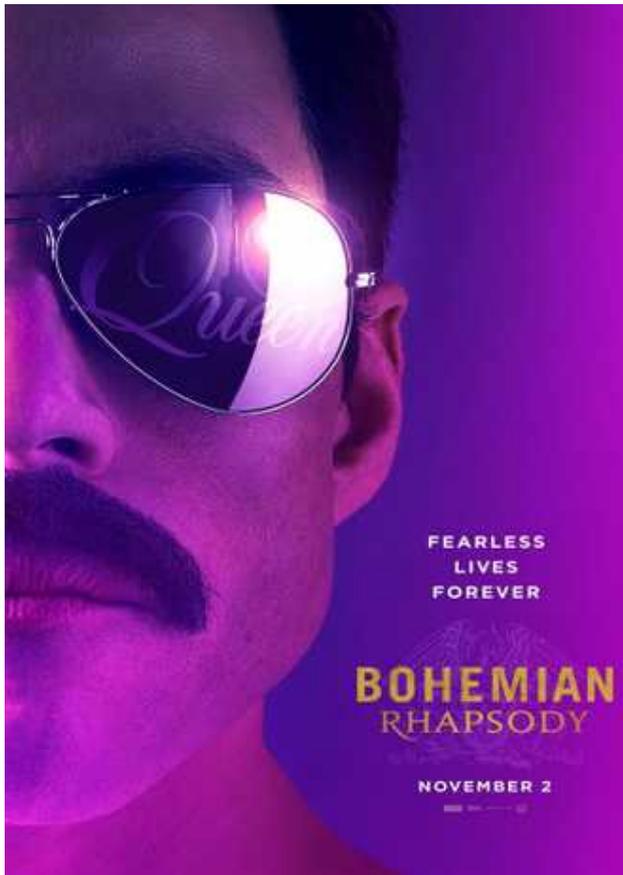


### REGLES DU RIDOKU

Complétez la grille avec les nombres du 1 à 36 de manière à former un chemin de nombres consécutifs. Le signe ♦ indique que deux cases voisines contiennent des nombres consécutifs.

# BOHEMIAN RHAPSODY : ENTRE EMERVEILLEMENT ET INSATISFACTION

C'est plein d'excitation que je me suis installé dans la salle de cinéma pour regarder *Bohemian Rhapsody*, le nouveau biopic de Queen, réalisé par Bryan Singer. Étant moi-même un fan inconditionnel du groupe, je craquais d'impatience de voir ce film qui aura pris 7 longues années à voir le jour. Pour faire simple, c'est un film qui en émerveillera certains tout en décevant d'autres. Les amateurs de spectacle et les cinéphiles y trouveront un plaisir et des sensations



fortes tandis que certains fanatiques de Queen seront un peu déçus que le film se contente parfois d'une version condensée et simplifiée des faits. Personnellement, je suis partagé entre ces deux points de vue.

D'un point de vue purement cinématographique et audiovisuel, il n'y a pratiquement rien à redire : le choix des décors et des vêtements d'époque est d'une précision bluffante et les angles empruntés par Singer donnent des frissons, notamment dans les reconstitutions de

concerts célèbres tels que celui du Maddison Square Garden (1980) ou le fameux concert du Live Aid (1985) qui signe la fin du film.

Cependant, Singer a tant misé sur l'aspect épique et explosif du film qu'il a, semble-t-il, négligé quelque peu de s'attarder sur le fond du film aussi bien que sur la forme. Le fil conducteur de Bo Rhapsody a tout d'un biopic classique mais semble tant vouloir condenser les différentes histoires de la vie du groupe que beaucoup de facettes plus qu'intéressantes sont réduites à une simplification extrême comme, par exemple, la rencontre de Mercury avec Brian May (Gwilym Lee) et Roger Taylor (Ben Hardy) et son admission au groupe Smile résumée à un dialogue de 2 minutes ou, autre exemple, la sortie d'un seul album sur tout le film alors que sur la période 1973-1985, Queen en avait sorti 10. Il est surprenant aussi que le film s'achève sur le concert de Live Aid, en 1985, alors que Freddie Mercury a continué à produire frénétiquement avec Queen jusqu'à sa mort, en 1991. Montrer la fin de la vie du chanteur charismatique aurait permis entre autres d'explorer la maladie fatale du chanteur et les polémiques qui l'ont suivie lors de ses dernières années au lieu de le « rendre » séropositif plus de 2 ans plus tôt comme fait dans Bo Rhapsody. Une fois l'écran éteint, on sent tout à fait qu'on aurait facilement pu regarder 30 ou 45 minutes de plus et cela n'aurait pas été de trop, même si le film dure déjà 2h15 !

Le jeu d'acteur est brillant sur l'ensemble avec, surtout, une prestation digne d'un oscar de Rami Malek (« Mr. Robot ») dans la peau de Freddie Mercury et des acteurs plus que ressemblants à leur homologue. Le quatuor frôle la ressemblance parfaite si on omet les fausses dents surdimensionnées portées par Malek. On retrouve également Aidan Gillen (« Game Of Thrones », « Peaky Blinders ») convainquant comme à son habitude et une brève apparition de Mike Myers (« Austin Powers », « Wayne's World ») en le personnage fictif de Ray Foster, supposé patron borné d'EMI. J'ai tout de même un doute sur les capacités d'acteurs de Ben Hardy (Roger Taylor) et de

Joseph Mazello (John Deacon), le batteur et le bassiste du groupe. Chaque réplique niaise, mal écrite et surtout affreusement jouée par les deux comédiens me mettait dans un état de malaise indéniable. Ça n'aurait pas dû avoir trop d'importance, vu qu'ils n'interviennent pas autant que Gwilym Lee (Brian May (véritable sosie !)) ou que Malek. Dommage qu'ils soient deux des quatre acteurs principaux...

Pour conclure, est-ce que je vous conseille d'aller voir ce film ? Oui, surtout si vous appréciez la musique de Queen et si vous êtes curieux d'en apprendre plus sur leur parcours mythique. En revanche, si vous êtes un obsédé de Queen, je vous préviens que vous risquez d'être déçus par le manque de profondeur du film, et que vous n'y trouverez pas bien plus que ce que vous connaissez déjà de leur histoire.

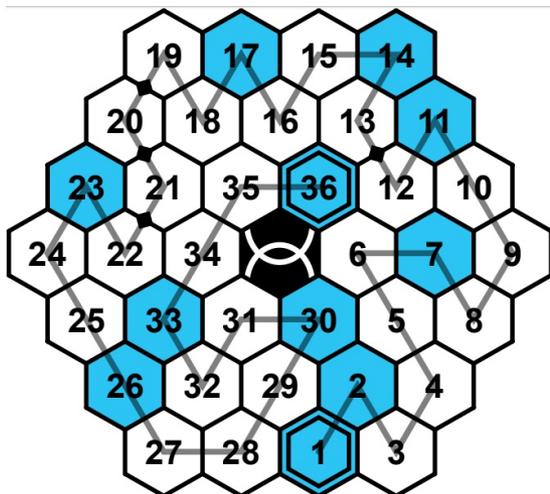
*Anthony Argilli, rédacteur*

# SOLUTIONS JEUX ( 1 )

## Mots fléchés

L	M	D	O	O	A						
R	E	A	C	T	U	A	L	I	S	E	R
N	I	C	A	R	A	G	U	A	T		
E	N	G	A	G	E	A	L	T	A	I	
O	U	R	L	E	T	E	C	S			
U	T	I	S	O	N	S	U	A			
E	N	A	M	A	R	T	I	N			
C	H	R	E	T	I	E	N	A	T		
A	R	Y	E	N	T	A	R	E	E		
C	R	I	L	A	B	E	U	R	P		
R	E	A	L	L	S	D	A	S			
R	I	Z	I	E	R	E	R	A	P	T	
S	E	S	S	U	Y	E	H	E			
V	O	E	U	A	I	Y	E	T	I		
N	U	L	S	E	T	S	E	N			

## Ridoku facile



# SOLUTIONS JEUX ( 2 )

## Sudoku difficile

8	1	3	7	2	9	4	6	5
2	5	4	8	3	6	1	7	9
7	6	9	5	4	1	8	2	3
3	8	1	9	6	2	5	4	7
9	4	5	3	1	7	6	8	2
6	2	7	4	8	5	3	9	1
1	9	8	6	7	3	2	5	4
5	3	6	2	9	4	7	1	8
4	7	2	1	5	8	9	3	6

## Mots mêlés

Mot-mystère : MOTEUR DE  
RECHERCHE



( B I R ? S Q Q ? P E N M P > @ K ? \

Rodrigue de Wannemaeker

6 » B > A R ? S Q P ? M A H ? C \

Lâl Özalp & Eric Orban

**V\$ 2\$ZSS[\$YZ\Y T\$ 3W\$ 2\æTK\ \$**

On sera triste et la planète aussi

' hQ \$ZæT  
HB& ipvi ævyn  
gitgniklsuptiOjo6ln@go